

L'ÉBLOUI DE LANGUES

L'ébloui désigne ici l'être qui découvre un jour que parler était la chose la plus surprenante au monde. Enfant ? Adulte ? L'ébloui peut qualifier une vie entière, ne signifier qu'une courte période ou encore pourrait-on dire que chacun de nous en abrite un, plus ou moins timide. Il est l'apprenant même, le buveur d'images sonores et de sens, l'enivré, le reconnaissant.

C'est un ébloui de langue comme un ébloui de parole.

Le pauvre ébloui n'a pas eu beaucoup de succès dans les cinquante dernières années et sa figure d'étonné, une cote misérable au Nasdaq des sciences — ce qui constitue probablement un fait d'histoire (la séparation entre le sujet et l'objet, fondatrice de sciences), en même temps, je crois, qu'une structure (peut-on pour de bon penser ce que sont langue et parole ?).

Comme les premières émotions de l'ébloui prennent place dans les premiers temps de sa vie, aller à sa rencontre nous mène vers ce qu'il en a été de la question de l'apprentissage de la langue maternelle. Mais nous n'ambitionnons ici que de livrer des humeurs, des sentiments et quelques remarques.

L'idée que les oppositions binaires qui permettent de décrire le système phonologique d'une langue expliquent également l'apprentissage de sa langue principale par tout enfant du monde fut presque un lieu commun dans les années 70, à la suite des travaux des linguistes.

Voyons-en les prémisses. Les phonèmes sont les plus petites unités distinctives des langues, celles qui permettent de distinguer les unités significatives entre elles : ainsi la non-identité (ou la différence) entre **t** et **ch** en français permet de distinguer « coton » de « cochon » ; si l'on allonge la liste des exemples où **t** et **ch** dans un même environnement produisent des sens

différents (chou/toux, bête/bêche), on peut dire que t et ch sont des phonèmes du français.

Selon une description plus précise, leur différence consiste en ce que ces phonèmes possèdent ou ne possèdent pas des traits que l'on dit pertinents ; t et ch, consonnes sourdes, ont en commun les traits "consonantique" et "sourde", mais t a les traits "dental" et "occlusif", tandis que ch les traits "palatal" et "chuintant"¹.

Le caractère binaire de la description des systèmes phonologiques d'une langue a été porté à son point d'aboutissement quand on désigna, dans l'écriture linguistique, un groupe de dix traits phonologiques concrets avec seulement cinq traits abstraits : chaque trait abstrait, "NASAL", "VOISÉ", "GRAVE"², par exemple, représentait dès lors deux traits concrets ; ainsi "NASAL" représentait "+ nasal" et "- nasal", "VOISÉ" représentait "+ voisé" et "- voisé", etc. Que cette écriture ait satisfait l'esprit scientifique se comprend : l'extraordinaire mélisme des langues répondait ainsi à un modèle simple. Restaient des problèmes logiques : l'expression d'un trait abstrait sous la forme "NASAL", ne laissait pas apparaître qu'il y a la même différence, la même étrangeté logique, entre d'une part "NASAL" et "+ nasal" qu'entre, d'autre part, "NASAL" et "- nasal" (c'est à dire que le trait abstrait "NASAL" est autant différent du trait concret "+ nasal" que du trait concret "- nasal").

Le binarisme appliqué jusqu'à son terme dans la phonologie aurait pu imposer une nomenclature pour les traits pertinents sans aucun rapport avec la réalité sonore ou articulatoire des sons : le trait abstrait "NASAL" se serait ainsi très favorablement appelé "ROUGE" ou "SUCRÉ". Pour ennuyeuse qu'elle soit, cette courte démonstration laisse apercevoir que le binarisme systématique pose des problèmes logico-sémantiques et détache la description du sentiment du locuteur. On se sert aujourd'hui communément d'expressions pour les traits concrets qui laissent une place à la réalité articulatoire ou acoustique ; ainsi les traits

1. Il y a plusieurs moyens pour décrire les traits pertinents et partant les phonèmes : R. Jakobson choisit les traits acoustiques, d'autres les traits articulatoires, d'autres encore mélangent les deux.

2. Les traits abstraits sont écrits en majuscules, pour montrer qu'ils ne se situent pas au niveau de la langue.

"sourd" et "sonore" portent des noms différents comme ils diffèrent dans la réalité articulatoire.

Le binarisme est machinique : il représente une vraie merveille avec les ordinateurs.

Mais les langues s'apparentent à du bricolage : on peut produire un même son avec des moyens articulatoires différents, l'oreille humaine perçoit deux sons comme identiques du fait de leur environnement immédiat dans une séquence linguistique ou par habitude, alors qu'ils ne le sont pas. Enfin, l'opposition binaire dans le système phonologique n'est pas inscrite dans la langue ; on sait que « poche » diffère de « pote », « poche » et « pote » de « roche », de « loche », de « coche », on sait que tous ces mots diffèrent de « moche », car ils se différencient par leur consonne initiale. Mais on ne peut pas dire pour autant que dans la langue il y a opposition binaire : car comment diable opposerait-on binairement « loche » (une limace en français du Sud-Ouest) à « poche » ?

Les langues naturelles flirtent à l'occasion avec des oppositions duelles, mais elles ne vont pas plus loin ; c'est la phonologie, c'est à dire la description de sons théoriques minimaux des langues par les linguistes, qui utilise l'expression binaire dans ce qui constitue sa méthode d'écriture.

Les humains parlent des langues et non pas linguistique.

Les choses deviennent plus difficiles encore lorsqu'on fait du binarisme de la description phonologique, et ce sans le génie de R. Jakobson, une théorie de l'apprentissage des langues. Voyons cela, en citant quelques passages d'un volume paru il y a vingt ans.³

« Le système phonématique [=phonologique] des langues, fondé sur des traits (...) utilise des choix de type 0-1 (...). La binarité est confirmée par le développement du système phonématique chez l'enfant. (...) L'opération phonétique la plus simple au stade labial du nourrisson est *p*, produit par la décloison des lèvres, suivi de *a*, produit par l'appareil phonateur naïvement ouvert. Et telle est bien la syllabe nucléaire /pa/, laquelle, redoublée par le plaisir narcissique de l'écho, fournit la suite

³. Henri van Lier. *L'animal signé*. Rhode-St.-Genève, de Visscher (1980), p. 55. Livre à divers égards sympathique, traitant avec enthousiasme de l'*Homo semiologicus*.

/papa/, que réalisent « papa » en français, « bab » en arabe, « aba » en hébreu, « baba » dans plusieurs langues africaines »

L'auteur poursuit en montrant l'acquisition, par opposition binaire des traits entre eux, du triangle des voyelles (a, i, u) et de celui des consonnes (p, t, k). Ces acquis, joints au plaisir narcissique de l'écho, lui semblent responsables du premier vocabulaire infantin: ma, mama, maman, tata, titi, toutou, poupou, etc.

L'enfant serait donc une admirable machine binar-narcissique. Binaire car capable de décomposer tout son perçu puis produit en un puis plusieurs couples d'opposés, de trouver ainsi les traits pertinents, de recomposer des sons nouveaux par la combinatoire des traits en question, et narcissique car préoccupé de se faire plaisir en répétant pour lui-même ses acquis géniaux — et l'on se demande pourquoi papapa et mamamama ne sont pas devenus d'honnêtes mots phonologiquement et narcissiquement corrects. À quoi s'ajoute qu'une pareille description de l'apprentissage de la langue maternelle rend incompréhensible la difficulté, que rencontrent tant enfants de chez nous, pour écrire en alphabet complet ; car s'ils sont spontanément capables de la division des mots et de l'opposition des phonèmes, pourquoi ne procèdent-ils pas spontanément ou, au moins, rapidement, à leur recombinaison graphique ? Pourquoi y a-t-il tant de dyslexie en Europe où l'on écrit en alphabet complet, fondé sur l'atome phonique asémantique, et aucune en Chine, où l'écriture est fondée sur l'autonomie signifiante du mot ?

Roman Jakobson, dont on sait qu'il fut très intéressé par « la théorie mathématique de la communication » et pour qui « le système des catégories grammaticales » était « ostensiblement basé sur une échelle d'oppositions binaires »⁴ avait une pensée autrement raffinée. Dans un article célèbre datant de 1939, il décrit l'apprentissage de sa langue par le jeune enfant, c'est à dire le passage du gazouillis à l'acquisition du système

4. « Linguistique et théorie de la communication », in R. Jakobson, *Essai de Linguistique générale*. Paris, Éd. de Minuit (1963) ; pp. 87-99 . Dans cet article de 1961, il cite en effet N. Wiener, C. Shannon, W. Weaver, théoriciens de l'informatique : , citations p.86 et p. 96.

phonologique, comme un tri : « On ne peut expliquer le tri des sons lors du passage du babil au langage au sens propre du mot que par le fait de ce passage même, c'est à dire par la valeur phonématique qu'acquiert le son. L'enfant passe, peu à peu, du soliloque spontané et sans but à un semblant de conversation. Cherchant à se conformer à l'entourage, il apprend à reconnaître l'identité du phénomène phonique qu'il entend et qu'il émet, qu'il garde en sa mémoire et qu'il reproduit à son gré. L'enfant le distingue des autres phénomènes entendus, retenus et répétés, et cette distinction, sentie comme une valeur intersubjective et constante, tend vers une signification. Au désir de communiquer avec autrui vient s'ajouter la faculté de lui communiquer quelque chose. Justement, ces premières distinctions, visant à devenir significatives, exigent des oppositions phoniques simples, nettes, stables, aptes à se graver dans la mémoire ».⁵

Chez l'enfant, il existerait donc en premier lieu et parallèlement l'un à l'autre, un « soliloque spontané et sans but » et un « désir de communiquer avec autrui ». À cette séparation originelle s'ajouterait ensuite, en même temps que se font « les premières distinctions des oppositions phoniques simples », « la faculté de communiquer (à autrui) quelque chose ». Et l'ensemble continue de me stupéfier. Pourquoi est-ce que le « soliloque » serait autre chose que le « désir de communiquer avec autrui » ? Pourquoi est-ce que « le désir de communiquer avec autrui » nécessite qu'on lui « ajoute quelque chose » ? Je crois qu'il faut admettre que la pensée binaire du grand linguiste recouvrait plus qu'une méthode, signifiait un discours sur l'homme — étymologiquement une anthropologie — et désignait à ses yeux une propriété réelle de l'activité mentale de tout locuteur.⁶

N'ayant aucune compétence sur la question des théories de l'apprentissage qui se sont développées dans les trente dernières années, je ne puis que faire les remarques suivantes.

⁵« Les lois phoniques de langage enfantin et leur place dans la phonologie générale », in N.S. Troubetsky *Principes de Phonologie*. Paris, Klincksieck (1970; 1ère éd. 1964), pp. 367-379; citation p368 et sq.

⁶. Voir à ce propos les remarques raisonnables et N. Ruwet dans sa Préface aux *Essais de Linguistique générale*, op.cit. n. 3.

Tout d'abord, une remarque historique. Même si les fondateurs de la pensée binaire en linguistique (F. de Saussure, R. Jakobson) précédèrent son succès et son extension dans d'autres domaines, ce succès est daté : il appartient aux années qui ont immédiatement suivi la Seconde Guerre mondiale, laquelle fut responsable du déploiement de l'informatique. Plusieurs décennies après 1945, une fois l'informatique très largement établie dans la vie quotidienne, aujourd'hui donc, la pensée binaire cesse d'apparaître comme la méthode qui fait lien entre les sciences dures et les sciences molles, comme LA méthode. Que le cerveau humain et l'ordinateur ne fonctionnent pas de la même façon constitue une proposition qui n'est pas encore une banalité de base — et loin s'en faut — mais qui peut le devenir.

Plaidant donc, après la bataille, pour le déficit de validité du fondement linguistique de la pensée binaire dans les sciences humaines, j'ai tout l'air d'enfoncer une porte ouverte. Pourtant, il me semble que l'affaire est plus complexe.

Le XXe siècle s'est manifesté intellectuellement, socialement et politiquement par sa passion des nombres et des signes qui les notent, chiffres indo-arabes et surtout notation binaire. Dire le monde semblait se faire beaucoup avec plus de sécurité et de sérieux dans les nombres, les chiffres et la mathématique que dans la langue parlée et écrite apparemment si peu fiable. La critique des langues naturelles n'était pas nouvelle, non plus que la faveur accordée à la mathématique, puisque Platon avait déjà institué pour l'Académie : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». On pensa que penser c'était comme de la mathématique.

Ce fut une très belle aventure. Elle informa les esprits et fut en partie responsable d'oeuvres admirables. Elle permit le concept de structure, sous la forme que l'on doit à Claude Lévi-Strauss, qui en emprunta certains aspects aux linguistes, R. Jakobson en tête — concept de structure et analyse structurale dont ma génération (environ 20 ans en 1968) ne peut simplement plus se passer.

Mais mes étudiants (environ 20 ans en l'an 2000) ne veulent entendre parler ni de pensée binaire, ni d'analyse structurale.⁷ Si la pensée binaire n'irrigue plus les Sciences de l'Homme, elle n'a pourtant pas disparu ; elle s'est cristallisée, substantifiée et

7. Dans des Universités différentes, des collègues font la même expérience.

multipliée dans nos ordinateurs. Elle est passée d'une théorie de l'esprit au fondement de nos écritures et de nos échanges quotidiens (usages informatiques, écriture d'internet, cartes bancaires, stockages et exploitations numériques de toutes sortes). Se matérialisant, la pensée binaire s'est associée à certains des changements qu'a vus le siècle, en particulier à la laïcisation, dont l'une des formes fut la banalisation de l'Un, autrefois symbole du dieu unique des monothéismes. Réduit, amuï, l'Un n'est plus que 1, le contraire de zéro.

La pensée binaire en Sciences de l'Homme participa du même mouvement historique que la naissance de l'informatique. Sa disparition de l'horizon théorique et sa substantification dans les signes a laissé une faille dans laquelle s'est glissé un dualisme inavoué, mêlant morale (Bien/Mal) et rapport de force (Fort/Faible).

Or le dualisme fut longtemps l'ennemi. L'Antiquité et le Moyen Age chrétiens, l'islam classique et médiéval ont traqué tous les dualistes, qu'ils fussent manichéens, mazdéens, mazdakites, bogomiles ou cathares, sans en laisser un seul survivre. Le binarisme théorique d'abord, informatique par la suite et omniprésent dans les outils de l'échange actuels, s'il n'a pas assuré sur nous le règne du dualisme — encore que ...— a renforcé sans doute ses conditions de possibilité.

En dernier lieu parmi ces remarques et pour introduire l'ébloui, si la théorie de l'information et de la communication rend nécessaire une définition où « information » signifie « il y a quelque chose à communiquer », ce n'est pas vrai du langage ordinaire. « Communiquer », ce peut être « communiquer la communication ». À vrai dire, tout ce que j'aime : les échanges avec mon épicière sur la nature du ciel changeant qui nous couvre, sur l'irrégularité du temps qu'il fera encore demain comme il faisait hier, sur l'incroyable expérience de cette humeur nuageuse et solaire qui nous rassemble. Nous parlons pour nous dire que nous nous parlons. La conversation nous réunit, comme le vent de l'océan qui, chassant l'atmosphère atlantique aux crêtes usées des Vosges, là où s'arrêtent les pluies maritimes et commence le climat continental, y porte un parfum d'embruns imaginaires. Nous nous parlons pour nous dire que nous sommes

ensemble au monde, constatation bien réelle et communion d'importance majeure pour elle comme pour moi.

Le « soliloque sans but » du bébé, opposé à son « désir de communiquer », n'existe pas. Parler comme écouter constituent toujours un « faire exister la coprésence au monde », fût-ce sous forme de balbutiements ; commencer à parler signifie une façon admirable, vitale et durable de tester, après la séparation de la naissance, la possibilité d'autres relations.

C'est ainsi que naît l'ébloui.

Allons, si l'on peut, le chercher ailleurs.

Un jeune homme de cinq ans, dans les années 80, alla en courses acheter chez l'aimable boulangère une craquante baguette. Une pièce de 5 frs lui permit cette acquisition et on lui donna en plus, deux pièces jaunes et deux pièces blanches, car en ces temps la baguette coûtait 2 frs 80. Le jeune homme fut ébloui. La boulangère l'aimait-elle au point de lui donner le pain et plusieurs pièces, alors qu'il n'en avait donné qu'une seule ?

Je me permets de faire ici une analogie : la stupéfaction de l'enfant devant la multiplicité et la reproduction monétaires, reproduction des pièces et des nombres, donne peut-être à voir une stupéfaction plus ancienne et première devant la multiplicité et la reproduction des mots, des sens et des paroles.

C'est très petit que, risquant un premier son volontaire, un vague énoncé, l'on reçoit une avalanche de paroles, souvent admiratives et pleines de gratitude, « Alors on dit "Areu" ? ». Face à tant d'efficacité des sons, voyant un pareil rendement, n'y a-t-il pas de quoi être ébloui ? Mais l'ébloui, justement, perd la vue devant tant de lumière, ferme les yeux par admiration, est aveuglé du surgissement de cette présence qui se dit comme co-présence. L'ébloui manifeste-t-il son éblouissement ? Certes. Savent-ils voir l'éblouissement, ceux qui savent parler ? Non, sans doute.

Apprendre à parler c'est recevoir beaucoup. Des sons, mots, des appels, séductions et paroles qui surgissent en réponse, et, au-delà encore, des sons et des noms qui vont plus loin, font surgir les absents et se répercutent, s'engageant les uns les autres. « Il a dit "Areu" » fait parler les autres, « Areu » va voyager au loin, susciter des « Areu » organisés tout alentour. Pour l'ébloui, langue et parole constituent une gigantesque caisse de résonance — et l'on sait *a contrario* les ravages que créent la solitude et le

vide d'écho. Un son, un mot en engagent d'autres. Il n'y a pas un son, un mot, une langue, toujours des pluriels.

C'est un peu plus grand que l'on apprend qu'une même personne peut être à la fois « Nounou », « la petite », « ma fille », « Anouk » etc. Un mot a plusieurs sens⁸, une seule personne co-présente a plusieurs noms, plusieurs en co-présence justifient la variété des appellatifs, car appeler, c'est distinguer. Il ne peut y avoir que plusieurs langues : traduire égale apprendre à parler. Bon traducteur, l'ébloui devine que parler, c'est une affaire de localisation mobile — s'insérer dans l'écho. L'écho a granulé des relations sur ses chemins recommencés. Écouter, entendre — observer la danse des montagnes.

C'est peut-être à cet aspect des langues que l'on peut rattacher l'immense plaisir du « Non » : il est très puissant ce mot qui gèle l'écho productif de la langue et de la parole, qui fait fond sur elles et les domine, les instaurant plus grandioses que jamais, bloquant leur écho pour le susciter à nouveau. « Non » fait davantage écho que « Areu », pour finir. Re commençons donc l'expérience... L'ébloui, par définition, dit « Non ».

Le lecteur l'aura compris, l'éblouissement est nécessaire mais fantasque. En chemin, nombreux sont ceux qui muent et quittent la peau de l'ébloui : ils estiment avoir assez acquis pour survivre dans la jungle de l'écho, qu'ils limitent, *volens nolens*. Ils n'ont pas dans leur intime savoir d'eux-mêmes, la volonté de capitaliser — je dis capitaliser, car la langue est « monnaie ». Elle aide à convaincre et dissuader, assure prestige, séduction et pouvoir, entretient les acquis sociaux, ouvre des portes vers de nouveaux statuts, établit la différence entre riches et pauvres. Est-il question ici de langue et parole ou de la monnaie ? Je ne désire pas autre chose que valider, sous forme légère, mon analogie première : le jeune homme ébloui qu'on lui donne tant de pièces avec son pain.

D'autres vieux éblouis continuent, mutent sans muer. Polyglottes, anthropologues, linguistes, philologues, psychanalystes, poètes, écrivains, parleurs de partout, ils restaurent l'éblouissement, traduisent inlassablement,

⁸. Pour l'oreille des spécialistes, je mêle ici dans « sens », désignation et signification d'Émile Benveniste.

rapprochent pour distinguer, activent le mythe qui fait lien entre le réel et le langage, font parler l'Enfant dans l'Homme.

Clarisse Herrenschmidt

Je poursuis des idées difficiles à cerner. Certaines descriptions binaristes dans les sciences humaines sont orientées (celle de l'apprentissage de la langue maternelle, par ex., montre l'adulte dans l'enfant). Y a-t-il un lien entre la pensée binaire et une visée téléologique ?

Cultures et civilisations sont des machines à produire des personnalités. La pensée binaire n'aide plus à décrypter la chair spirituelle des Hommes, mais constitue des ordinateurs. Qu'est ce qui la remplace ?

Si les enfants apprennent à parler par essai et erreur, il faut qu'un champ, condition de possibilité de ces opérations, soit constitué en amont. L'affectif n'y suffit point — j'ai connu d'étonnants polyglottes incapables de relation affective — il y a collaboration des langues. Mais comment ?